

mières. L'habitude de voir, d'occuper, de respecter peut-être les monumens d'une barbarie héréditaire, a jeté un voile épais et obscur sur ce qu'ils avaient de plus dégoûtant. Le siècle des arts a été trop indulgent pour beaucoup d'objets que des siècles d'ignorance lui avaient transmis. Il fallait que l'eau, la terre, le feu; que les élémens conjurés nous avertissent par leurs ravages que le temps de tout changer était arrivé. Alors nous nous sommes réveillés; alors nos facultés se sont développées; alors nous avons senti nos forces; alors notre génie a pris son essor; alors des édifices dignes du roi de la nature se sont élevés sur de vieilles ruines; alors enfin le mal est devenu la source du bien; et cette heureuse révolution sera peut-être plus entière à Guatimala que partout ailleurs.

xxvi.  
Description  
de Hondu-  
ras, d'Yuca-  
tan et de  
Campeche.  
Qu'est-ce qui  
y divise l'Es-  
pagne et  
l'Angleterre?

Dans la juridiction de cette ville se trouve le golfe de Honduras, auquel on accorde cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. C'était, selon le témoignage de las Cazas, au temps de la conquête, une des contrées les plus peuplées du Nouveau-Monde. Le fer, le feu, les mines, les rigueurs de l'esclavage ne tardèrent pas à rendre absolument déserte la partie qui tomba au pouvoir des Espagnols. Ils n'y possèdent plus que trois ou quatre bourgades, le fort d'Omoa, avantageusement situé sur les bords de l'Océan, et la petite île de Rattan, qui a un assez bon port.

Les Mosquites sont toujours restés en possession

de la côte orientale, qui s'étend depuis la rivière Saint-Jean jusqu'au cap de Honduras, et dans l'intérieur des terres, de l'espace qui se trouve entre une chaîne de montagnes et l'Océan. L'air que ce peuple respire est sain et assez tempéré. Son sol est communément uni, très-bien arrosé, et propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques.

Le gouvernement de ces sauvages est républicain. Dans les guerres qu'ils ont à soutenir contre d'autres Américains ou contre les Espagnols, ils choisissent pour chefs les plus intrépides, les plus expérimentés de leurs soldats; mais l'autorité qui leur a été confiée n'a de durée que celle des hostilités.

Toutes les traditions attestent que les Mosquites furent autrefois nombreux. Les guerres, la petite-vérole, et d'autres calamités ont extrêmement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus puissent mettre plus de dix ou douze mille hommes sous les armes. Cette force n'est que peu grossie par les Sambos, descendus des nègres de Guinée, qu'une violente tempête poussa autrefois sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent pas de leur donner une autre origine.

Les premiers aventuriers européens qui infestèrent les mers d'Amérique de leurs brigandages allaient quelquefois renouveler leur eau et leurs

vivres chez les Mosquitoes. L'accueil qu'ils en recevaient les décida à en embarquer avec eux quelques-uns des plus intrépides. Une haine commune contre l'Espagnol, et le butin qu'on faisait sur lui, ne tardèrent pas à former entre eux des liaisons intimes. Cependant aucun des hommes féroces que la mer avait vomis sur cet autre hémisphère n'avait songé à fixer son domicile dans une contrée où il pouvait se promettre une liberté entière. Ce ne fut qu'en 1730 qu'un petit nombre d'Anglais s'y déterminèrent.

Leur premier établissement fut formé vingt-six lieues à l'est du cap Honduras. Sa position sur la rivière Black, qui n'a que six à sept pieds d'eau à son embouchure, ne paraissait pas l'appeler à de très-grandes prospérités. A cinquante lieues de ce poste est Gracias-a-Dios. Ce fut près de ce promontoire fameux que les Anglais se placèrent sur un fleuve navigable, dont les bords sont fertiles. Soixante-dix lieues plus loin, ces hommes entreprenans trouvèrent à Blew-Fields des plaines vastes et fécondes, un port commode, et un rocher qu'il était facile de rendre imprenable.

Les trois comptoirs n'occupaient en 1769 que deux cent six blancs, un nombre à peu près égal de mulâtres, et neuf cents esclaves. Ils expédièrent cette année pour l'Europe huit cent mille pieds de bois de mahagoni, deux cent mille livres pesant de salsepareille, et dix mille livres d'écaille de tortue. Leurs autres produits, ainsi

que les mulets qu'ils avaient élevés, passèrent à la Jamaïque. Les bras se multiplièrent très-rapidement les années suivantes, et leur action fut tournée vers le sucre. Ce fut avec un tel succès que de bons observateurs ne craignirent pas d'affirmer que la possession tranquille du pays des Mosquitoes vaudrait mieux un jour pour la Grande-Bretagne que toutes les îles qu'elle occupe actuellement dans les Indes occidentales.

Le cabinet de Saint-James ne paraissait former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disaient ses écrivains, l'Espagne ne subjuguait les Mosquitoes, et jamais les Mosquitoes ne se soumirent à l'Espagne. Ils étaient indépendans de droit et de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jetèrent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, et reconnurent sa souveraineté. Cette soumission était si peu forcée, qu'elle fut renouvelée à plusieurs reprises. A leur sollicitation la cour de Londres envoya sur leur territoire, en 1741, un corps de troupes que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice et le magistrat, si l'on ruina les fortifications élevées pour la sûreté des sauvages et de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du ministère, qui se laissa persuader que le pays des Mosquitoes faisait partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il fut formé de nouveau dans ces contrées un gouvernement régulier au commencement de 1776.

Les démêlés de l'Amérique septentrionale avec sa métropole amenèrent une rupture entre l'Espagne et l'Angleterre. La cour de Madrid fit attaquer un établissement qui coupait ses possessions, ouvrait une porte facile au commerce interlope, et pouvait avec le temps acquérir une grande force. Une colonie naissante ne pouvait opposer et n'opposa en effet qu'une faible résistance. Les nations, occupées des grandes scènes qui à cette époque ensanglantaient le globe, aperçurent à peine cet événement; mais il n'échappa pas aux yeux attentifs de l'homme de bien, pour qui rien de ce qui peut intéresser ses semblables n'est indifférent. Il s'affligea de voir les Mosquitoes enchaînés ou massacrés. Il s'affligea de voir ceux de ces malheureux qui avaient échappé au glaive ou à la servitude exposés à périr de misère dans les forêts. Il s'affligea de voir des peuples entiers proscrits sur leur terre natale. Il s'affligea de voir des champs nouvellement défrichés rentrer dans le néant où ils avaient languï depuis l'origine du monde. Il s'affligea de voir étouffer au berceau de nombreuses générations qui pouvaient un jour prospérer sur ce sol fertile.

Enveloppée d'ennemis, la Grande-Bretagne se vit obligée d'acheter, en 1783, la paix par des sacrifices. Un de ceux qu'on exigea le plus impérieusement fut une renonciation formelle à ses droits ou ses prétentions sur le district qu'elle avait occupé presqu'au centre du Mexique. La

cession fut-elle de bonne foi? Se promit-on intérieurement de recouvrer dans des circonstances plus heureuses ce qu'arrachait le malheur des temps? L'avenir résoudra peut-être ce problème.

Rarement les puissances se conduisent-elles par la raison ou par la justice. C'est la force, c'est la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités, qui ne garantissent point de paix, auxquels le plus faible est contraint d'accéder, qui ne marquent dans l'un et dans l'autre des contractans que l'épuisement des moyens de continuer la guerre, et qui sont toujours enfreints? Ne signez que des suspensions d'armes, et n'en fixez point la durée. Si vous avez résolu d'être injustes, cessez au moins d'être perfides. La perfidie est si lâche, si odieuse! Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard sous la peau du lion, le lion sous la peau du renard, sont deux animaux également ridicules.

Quelles que soient ou puissent devenir les dispositions des cours de Londres et de Madrid, celles des Mosquitoes ne sont pas douteuses. On sait qu'en 1787, leurs guerriers, tous leurs guerriers sans exception, se rassemblèrent. On sait que dans leur conférence ils jurèrent d'une voix unanime de ne jamais reconnaître les Espagnols pour

maîtres, de n'en pas même souffrir un seul sur leur territoire. On sait qu'ils jurèrent d'être éternellement fidèles à leur alliance avec la Grande-Bretagne. On sait qu'ils jurèrent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense des Anglais qui étaient encore parmi eux, ou qui viendraient s'y fixer un jour. On sait que, pour n'être pas gênés dans leurs mouvemens, ils placèrent leurs femmes et leurs enfans dans des gorges et sur des montagnes inaccessibles. On sait que ceux de leurs chefs qui avaient eu la faiblesse de recevoir des armes du gouvernement espagnol les renvoyèrent avec hauteur et indignation, résolus à ne se servir désormais que de celles qu'ils tiendraient d'une main amie.

L'Yucatan, situé entre les golfes de Honduras et de Campeche, s'avance en pointe à l'entrée des mers du Mexique, dont il est la partie la plus méridionale. On lui donne cent lieues de long sur vingt et vingt-cinq de large. Tout paraît indiquer que l'Océan couvrait il n'y a pas long-temps la péninsule entière. Ses terres basses sont encore partout couvertes de mangliers, partout submergées. Il faut beaucoup s'éloigner des côtes pour trouver un sol qui ne soit inondé que dans la saison des pluies.

Herrera assure que, lorsque le pays fut découvert en 1517, les hommes y portaient des miroirs d'une pierre brillante où ils se contemplaient sans cesse, tandis que les femmes ne se servaient pas

de cet instrument si cher à la beauté. C'est un fait trop bizarre pour être cru sur le témoignage d'un écrivain qui, quoique le plus exact, le moins crédule des historiens de sa nation, n'a pas été toujours assez en garde contre la passion que les premiers aventuriers de son pays avaient pour le merveilleux.

Comme l'Yucatan n'offrit aux dévastateurs du Nouveau-Monde aucun des riches métaux qu'on y allait chercher, ils le méprisèrent. Le petit nombre d'entre eux que le sort y fixa ne tarda pas à contracter l'indolence des aborigènes. L'oppressé s'accoutuma à vivre, ainsi que les opprimés, de cacao et de maïs, auxquels il joignit la ressource facile et commode des troupeaux tirés de l'ancien hémisphère. Pour payer son vêtement, qu'il ne voulait ou ne savait pas faire, il fit cultiver par les peuplades asservies le tabac, qui croissait sans soin dans le pays, et qui ne tarda pas à être naturalisé avec plus ou moins de succès sur le reste du globe; il fit couper par les mêmes mains un bois de teinture connu dans tous les marchés sous le nom de *bois de Campeche*.

L'arbre qui le fournit, assez élevé, a des feuilles alternes, composées de huit folioles taillées en cœur, et disposées sur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs, petites et rougeâtres, sont rassemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une seule

pièce, du fond duquel s'élèvent cinq pétales et dix étamines distinctes. Le pistil, placé dans le centre, devient une petite gousse ovale, aplatie, partagée dans sa longueur en deux ovales, et remplies de deux ou trois semences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noire quelque temps après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir et le violet.

Le goût de ces couleurs, qui était plus répandu il y a deux siècles qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglais à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortaient tous les jours de cette île devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans les deux baies et sur les côtes de la péninsule pour intercepter les vaisseaux qui y naviguaient. Ces brigands connaissaient si peu la valeur de leur chargement, que, lorsqu'ils en trouvaient des barques remplies, ils n'emportaient que les ferremens. Un d'entre eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portait pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; et, contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisait si peu de cas, qu'il n'avait cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étaient pas heureux à la mer ne

manquaient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquaient les piles de bois qui se trouvaient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrèrent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco et la rivière de Champeton, autour du lac Triste, et dans l'île aux Bœufs, qui en est fort proche. En 1675, ils y étaient deux cent soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étaient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte, et leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les bourgs indiens, dont ils enlevaient les habitans. Les femmes étaient destinées à les servir, et on vendait les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres îles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, et les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avaient échappé se réfugièrent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent avec le temps à former un corps de quinze

cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivaient, leur rendaient agréable le pays marécageux qu'ils habitaient. De bons retranchemens assuraient leur sort et leurs subsistances, et ils se bornaient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissaient d'avoir négligées. Seulement ils avaient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la marchandise diminua de valeur; mais on se dédommageait par la quantité de ce qu'on perdait sur le prix. Les coupeurs livraient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains, qui leur portaient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies anglaises du nord de l'Amérique, qui leur fournissaient leur nourriture. Ce commerce, toujours interlope, et qui fut l'objet de tant de déclamations, devint licite en 1763. On assura à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avaient été construites. La cour de Madrid fit rarement des sacrifices aussi difficiles que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse; aussi chercha-t-elle, immédiatement après la paix, à rendre inutile une concession que des circonstances fâcheuses lui avaient arrachée.

Le bois qui croît sur le terrain sec de Campeche est fort supérieur à celui qu'on coupe dans les marais de Honduras. Cependant le dernier était d'un usage beaucoup plus commun, parce que le prix du premier était excessif. Ce défaut de vente était une punition de l'aveuglement, de l'avidité du fisc. Le ministère espagnol comprit à la fin cette grande vérité. Il déchargea sa marchandise de tous les droits dont on l'avait accablée; il la débarrassa de toutes les entraves qui gênaient sa circulation; et alors elle eut un grand débit dans tous les marchés. Peu à peu les Anglais trouvèrent moins de débouchés. Ils en perdront encore avec le temps, quoiqu'en les privant de leurs établissemens, la paix de 1783 les ait maintenus dans la coupe du bois depuis la rivière de Bellize ou Wally jusqu'à celle de Rio-Hondo. Quelquefois Cadix tire le bois directement du lieu de son origine; plus souvent il est envoyé à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja-Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez sur la plage où il aborda d'abord, est placée sur les bords d'une rivière qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison des pluies peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étaient exposés, dans une position où rien ne les défendait contre la violence des vents, si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus

xxvii.  
C'est principalement par Vera-Cruz que le Mexique communique avec l'Espagne. Maximes par lesquelles ce commerce a été conduit jusqu'ici.